

ont été tenues en contact journalier entre elles, et ce fait a pu contrebalancer l'effet du mélange des hommes de leurs tribus avec les blancs. Ce sont les femmes qui élèvent les enfants et qui les conduisent jusqu'à l'adolescence, avec leurs habitudes nationales. Le reste de la vie du sauvage est presque entièrement passé dans le commerce des blancs. L'habit, la langue, les manières de ces derniers leur deviennent bientôt indispensables ;—mais en rentrant chez eux, il leur faut reprendre, avec leurs femmes et leurs enfants, l'habit, la langue et les mœurs de la tribu. Le costume des femmes les a toujours empêchées de lier avec les blancs des relations d'amitié et des fréquentations de voisinage.

Aussi on peut être convaincu que du moment que les Indiennes, les sauvagesses, comme nous les appelons, échangeront leurs mitâs et leurs couvertes contre les bas à jarretières, le corset, la robe et la mantille, il ne restera plus rien du caractère de ces races. Leur langue ne sera plus qu'un patois mêlé d'iroquois ou d'algonquins et de français ou d'anglais.—Alors de tout ce qui pourra nous rappeler les premiers possesseurs du sol, il ne restera plus que les noms de villes ou villages, empruntés à leurs langues et plus ou moins estropiés.

Il se trouvera peut-être quelques personnes qui, après avoir lu le chant du Huron, le dernier des Mohicans et les Abencérages, s'éprendront d'un religieux regret en voyant s'opérer cette transmutation des races indigènes ; mais quand on envisage ce fait, au point de vue humanitaire, on est plutôt porté à y applaudir.